



HAL
open science

Le temps pascal à travers le temps journalistique de François Mauriac

Philippe Dazet-Brun

► **To cite this version:**

Philippe Dazet-Brun. Le temps pascal à travers le temps journalistique de François Mauriac. Nouveaux cahiers François Mauriac, 2010, 18, pp.97-115. hal-02403317

HAL Id: hal-02403317

<https://hal.science/hal-02403317>

Submitted on 10 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

LE TEMPS PASCAL A TRAVERS LE TEMPS JOURNALISTIQUE DE FRANÇOIS MAURIAC

Le temps journalistique est fragmenté. Il n'apporte de la réalité du temps que des éclats dont l'historien s'empare et qu'il s'efforce de rassembler pour tenter de trouver une trame à ce qui n'était jusque-là qu'épars.

François Mauriac a retranscrit ce temps journalistique en répondant aux exigences de l'actualité. Il s'est toutefois inscrit dans une démarche qui lui est propre et qui épouse les cycles de la vie, en particulier liturgique.

Le temps de Pâques appartient au temps journalistique de François Mauriac. La fête chrétienne ne change pas et pourtant le temps pascal n'est jamais le même sous la plume de Mauriac. Les événements – du monde ou personnels – lui donnent des couleurs particulières.

Mais le moment de Pâques influe aussi sur l'écriture et le regard que le chroniqueur porte sur son temps. Si bien que le temps pascal ne paraît plus unique. Il est certes le temps de Dieu, mais aussi celui de la nature, celui des hommes et celui de l'intériorité.

LE TEMPS PASCAL : TEMPS DE DIEU

Le temps pascal, chez François Mauriac, est tout d'abord celui du ressourcement du chrétien dans le mystère de la résurrection, dans ce fondement du christianisme.

Mauriac entend être un témoin de la foi en ce Christ dont l'Évangile dit qu'il ressuscita lors des fêtes de la Pâque. Il y a là, pour lui, l'impérieux devoir d'être lui-même, fidèle à la Parole, à l'engagement renouvelé de son baptême. « Le dernier des chrétiens doit rendre témoignage, à la place qu'il occupe et selon l'inspiration qui lui en vient », écrit-il en 1958 dans son *Bloc-notes*¹.

Avec la Semaine sainte, s'ouvre un temps de méditation dans lequel, Mauriac est en compassion avec le Christ. Pour lui, les derniers moments de cette semaine, « ces derniers

¹ *B.N.*, t. II, p. 56, 1958. « C'est mon tour de déposer, tant que je suis en vie ». *Id.*, p. 237. Les *Blocs-notes* utilisés sont ceux de l'édition « Points Seuil » présentée et annotée par Jean Touzot.

jours du Christ »² comme il le note, sont ceux, avant toute chose, de la souffrance liée à l'abandon et à la trahison.

S'il n'éluide pas les humiliations, les crachats, les coups de la flagellation, la lente et lourde montée du Golgotha, puis le crucifiement, il s'avère plus sensible au désert qui se fit autour de Jésus cette dernière nuit, et par cet ultime silence dans lequel il meurt après avoir arraché à ses forces déclinantes un cri qui pourrait être celui du désespoir : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? »³.

La dérélition de Jésus commence bien, selon Mauriac, le soir du Jeudi saint, dans le jardin de Gethsémani. Marc et Mathieu nous disent que le Christ est triste et qu'il a peur. Mauriac, lui, souligne la solitude du Maître ; les disciples qui l'ont accompagné se sont endormis, et la prière de Jésus ne semble pas rencontrer le Père. « Cette voix, ils préfèrent dormir que de l'écouter, alors qu'elle se fait suppliante : il les supplie de ne pas le laisser seul et il le laisse seul. Il s'éloigne, s'agenouille, va de nouveau vers eux ; ce va-et-vient du Père absent à l'ami endormi, est-il un seul homme en ce monde à qui cette histoire ne rappelle rien ? Ô la plus humaine des histoires ! »⁴.

Après l'arrestation de Jésus, Mauriac suit celui qui vient de trahir le Maître. Quel rôle tient Judas dans le procès que l'histoire sainte ne cesse d'instruire à sa charge ! Mauriac replace ce personnage dans le théâtre du Jeudi saint, de cette nuit où « tous les amis vont trahir celui qu'ils aiment (car abandonner, renier, c'est aussi trahir), tous vont trahir, mais Judas seul n'y pourra survivre »⁵. Tous ceux qui sont restés au repas, après que Judas fut parti accomplir sa terrible besogne, ont, selon Mauriac, reçu plus que lui qui court vers ses ténèbres ; eux, ont entendu « les confidences dernières », ils ont vu « le fils de l'homme écarter un peu (...) ce voile qui recouvrait encore l'histoire humaine au moment d'être bouleversé par cet immense amour »⁶. Et pourtant, à l'heure où Jésus demande de l'entourer, où sa parole devient supplication, ils s'endorment ; à l'heure de son arrestation, ils prennent la fuite ; à l'heure de son procès, Pierre le renie froidement, à trois reprises. C'est dans ces étapes où le vide se fait autour du Christ que « la fin, pour Mauriac, est à peine supportable »⁷.

² *Ibid.*, p. 326.

³ Mc 15, 34 et Mt 27, 46.

⁴ *P.C.*, p. 27, « Une histoire humaine », *Le Figaro*, 29 mars 1948.

⁵ *Ibid.*, p. 26.

⁶ *Idem.*

⁷ *Ibid.*, p. 27.

Mauriac insiste peu sur le supplice, sinon en 1935, ces quelques lignes : « Déjà voici l'heure des Ténèbres, les bruits du marteau sur les clous, leur redressement du gibet, l'affreuse secousse lorsque le bois est fiché en terre et ce cri d'angoisse... »⁸. Selon Mauriac, l'essentiel n'est pas là ; il était avant, durant cette nuit d'abandon et de trahison et, bien sûr, il le sera au petit matin du troisième jour. Mauriac parle alors d'espérance, « l'espérance humaine, cette unique espérance »⁹ dont il est sûr qu'elle est éternelle même si pour beaucoup, elle est une folie. L'espérance, sortie de ce tombeau vide, habite donc l'écrivain qui témoigne à la suite de beaucoup d'autres qui ont vu le Nazaréen alors qu'on le disait mort¹⁰. François Mauriac nous conduit ainsi sur le chemin d'Emmaüs, puis autour de cette table où le geste est renouvelé et qui l'inscrit dans une continuité dont l'écrivain est l'héritier.

Comment ne pas alors penser à la toile de Rembrandt, à cette œuvre tant aimée par Mauriac ? Il en admire tout, les teintes d'une atmosphère douce et paisible, la composition qui organise la scène autour de la fraction du pain. Et cette lumière qui, écrit Mauriac, « pour nous ne naît plus que dans ce pain rompu »¹¹. La liturgie participe de la permanence du sacrifice pascal. Ce pain rompu du Jeudi saint, que l'on retrouve à Emmaüs, est celui de l'eucharistie à laquelle Mauriac veut assister chaque dimanche de Pâques. Il arrive pourtant, comme en 1954, que le froid le fasse hésiter à quitter la maison pour aller à l'église, cette « tombe glacée »¹². Il s'y rend toutefois : « À part quelques enfants du catéchisme, il n'y avait pas, note-t-il, dix personnes. Abandon inimaginable de Dieu. Mais la spiritualité du père de Foucault nous a appris à entrer dans le mystère de la Présence eucharistique en plein désert. Dieu n'a pas besoin de nous pour nous aimer. Il restera fidèle jusqu'à la fin au rendez-vous qu'il donne à l'homme dans la matière créée : dans le vin et dans le pain. Que nous y venions ou non, Lui, Il est là »¹³.

Mauriac ne cesse de dire combien cette rencontre eucharistique est essentielle pour lui, tout comme la liturgie dans laquelle le sacrifice christique est commémoré et revécu à la fois. Le temps liturgique est, pour Mauriac, un « anneau de feu »¹⁴ duquel il ne faut pas sortir, car à trop s'en éloigner on finit toujours par « s'accoutumer aux ténèbres »¹⁵.

⁸ *Journal, Mémoires politiques (J., M.P.)*, « L'anneau de feu », *Sept*, 19 avril 1935, Paris, « Bouquins », Robert Laffont, 2008, p. 192.

⁹ *B.N.*, t. V, p. 329, 1958.

¹⁰ « Tout repose sur une histoire, non sur une légende, sur des textes, sur des témoignages qui relèvent de la critique historique ». *B.N.*, t. II, *op. cit.*, p. 55.

¹¹ *B.N.*, t. IV, p. 424, lundi de Pâques.

¹² *B.N.*, t. I, p. 140, 18 avril 1954.

¹³ *Idem.*

¹⁴ *J., M.P.*, « L'anneau de feu », *op.cit.*

¹⁵ *J., op. cit.*, p. 280, *Sept*, 19 avril 1935.

Mais la méditation pascale va conduire Mauriac en 1967 à s'interroger sur le lien qu'il pourrait avoir établi inconsciemment entre sa foi et la liturgie. Cette dernière, largement dépouillée de sa pompe après le second concile du Vatican, pourrait avoir détourné – avec la tradition – la foi des catholiques de l'essentiel, de cette vérité que l'Évangile porte, de ce message que Pâques cristallise et qui, à lire Mauriac, « ne passera pas »¹⁶. « Nous aimons trop cette patine qui est peut-être une crasse »¹⁷, confie-t-il le Jeudi saint 1967. Mauriac se situe ici au cœur de la tension permanente du croyant qui se veut fidèle, d'une part, au message évangélique et, d'autre part, à l'Église qui est la forme temporelle d'une vérité qui, elle, est intemporelle.

Or Mauriac, en ces heures essentiellement christiques, ne peut s'empêcher de vivre dans l'Église le mystère de Pâques, et ce faisant, d'observer l'institution qui porte la Parole depuis l'origine. Il est d'abord heureux qu'elle ait rompu avec l'antisémitisme¹⁸, qu'elle ait été de moins en moins identifiée à la classe possédante¹⁹, qu'elle ait préféré la sainteté à la politique²⁰. Et quand, en 1957, il écrivait : « La décrépitude a atteint des structures de l'Église »²¹, le pessimisme qu'il aurait pu en tirer était largement compensé par cette Vérité qu'il ne cessait de dire éternelle et que le Christ avait ensemencé en ce monde : « Les vertus d'un acide ne connaissent pas d'altération »²².

Au sein de cette Église, le prêtre apparaît, sous la plume de Mauriac, d'autant plus important que c'est par lui que le sacrifice eucharistique devient une réalité tangible, que la Présence pénètre et habite la matière. C'est bien cela qui lie le prêtre au Maître qui rompit le pain. À l'heure où le concile ouvrit tous les débats sur le sacerdoce, Mauriac revient à la question fondamentale lors du Mardi saint 1965 : « Qu'est-ce que donc un prêtre ? ». Et de répondre : il est « d'abord cet homme qui a reçu le pouvoir de refaire ce que le Seigneur a fait un soir, avant d'entrer en agonie, et qui distribue ce pain, non à des privilégiés, mais au premier venu et à la première venue... »²³. Mais il est aussi plus que cela. Le vieux chrétien, qui va fêter ses 80 ans, fait alors la leçon au jeune dominicain, le père Jean Cardonnel, dont un article dans *Témoignage chrétien* avait ainsi suscité la mise au point mauriacienne. Le

¹⁶ *B.N.*, t. IV, *op. cit.*, p. 419, Jeudi saint 1967.

¹⁷ *Idem.*

¹⁸ *B.N.*, t. I, p. 446, Mardi saint 1957

¹⁹ *B.N.*, t. IV, p. 244, 7 avril 1966 et *B.N.*, t. V, *op. cit.*, p. 63, Semaine sainte 1968.

²⁰ « L'Église des saints assume en silence la haine que l'Église politique a suscitée dans le monde ». *B.N.*, t. IV, *op. cit.*, p. 243,

²¹ *B.N.*, t. I, *op. cit.*, p. 449, Pâques 1957.

²² *Idem.*

²³ *B.N.*, t. IV, *op. cit.*, p. 61, 13 avril 1965.

prêtre, c'est aussi un « homme consacré et qui consacre, et c'est celui qui, en ce monde, a reçu le pouvoir de remettre les péchés »²⁴.

Ces quelques rappels semblent utiles à Mauriac à l'heure où beaucoup espèrent des évolutions sensibles de la part de Vatican II sur le ministère consacré. Une certaine frange du clergé s'est même engagée dans des combats sociaux et politiques qui ne cessent de heurter François Mauriac. Aussi la Semaine sainte lui semble propice pour remonter à la source de la vocation du prêtre et pour revenir sur l'essence de sa mission. Celui que Mauriac appelle le « lévite de l'Église romaine »²⁵ ne doit pas s'éloigner des fidèles pour embrasser des combats qui, si noble soient-ils, n'en sont pas moins ceux des laïcs. Il convient, au contraire, pour le prêtre, d'être sur d'autres fronts, là où ceux qui n'ont pas été ordonnés sont impuissants, là où les âmes jouent leur éternité²⁶. Cette opinion, martelée à longueur de *Bloc-notes*, n'attira guère les faveurs d'une partie du clergé à son auteur qui ne cesse de dénoncer l'obsessionnelle volonté des prêtres de désacraliser leur statut. Or, pour le vieil écrivain, le prêtre reste toujours cet élu, cet être d'élite choisi par Dieu pour ressembler à son Fils et non aux autres hommes.

Le Christ : Mauriac revient toujours à lui. Pâques, le sacerdoce... sont les chemins qui le mènent vers le Fils de l'Homme, vers la source de cette foi dont il rend témoignage jusque dans l'expression du doute. « Serait-ce que je ne doute plus ? Je mentirais si je le disais : croire, c'est douter. Seuls ceux qui croient, doutent. »²⁷. C'est le Vendredi saint 1958 que Mauriac se livre à cette confession. Au pied de la croix, ce qu'il doit à la Vérité est dit ; en honnête homme.

LE TEMPS PASCAL : TEMPS DU COSMOS

« C'est aujourd'hui le plus beau jour de Pâques ». Ce vers, tiré de l'œuvre de Francis Jammes, revient parfois dans le *Bloc-notes* pascal de François Mauriac²⁸. Celui-ci s'avère en effet très sensible à l'état dans lequel la nature accueille ce moment si particulier de la liturgie chrétienne. Le temps liturgique appartient au temps cosmique et ce dernier donne au premier une couleur à laquelle Mauriac ne peut s'empêcher d'être attentif. La terre, le ciel, le temps

²⁴ *Ibid.*, p. 62.

²⁵ *Ibid.*, p. 62-63, 13 avril 1965.

²⁶ *Ibid.*, p. 64.

²⁷ *B.N.*, t. II, *op. cit.*, p. 55, Vendredi saint 1958.

²⁸ *B.N.*, t. I, *op. cit.*, p. 261, Pâques 1955 et p. 447, Pâques 1957.

sont les éléments d'un théâtre pascal, placé au cœur du printemps, que Mauriac dépeint dans la tonalité poétique que l'on retrouve souvent dans ses écrits journalistiques.

Le renouvellement de la vie est, pour lui, une « exultation du monde »²⁹. Sentir le réveil après l'engourdissement et l'éclat d'une force revivifiée, jouir du plaisir lié à la découverte des teintes oubliées et à des odeurs retrouvées, admirer, une fois encore, la beauté de Cybèle qui « frissonne et rit »³⁰ par les lilas, les pivoines et les iris offerts au soleil qui, parfois, n'a pas la timidité qu'on lui connaît à certaines heures du printemps³¹, c'est bien là « l'enchantement de Pâques »³².

Il arrive toutefois qu'une tempête vienne chasser les espoirs d'un Vendredi saint radieux. « Depuis, écrit Mauriac, la nature demeure troublée. Les oiseaux se taisent ; les lilas, les pivoines au bord de la floraison, se retiennent... »³³. En fait, le poète prend le pouls de la nature qui vit son resurgissement. Mais si la partie semble gagnée pour le printemps, l'hiver ne dépose pas ses armes sans avoir livré un dernier combat. Ainsi, le Jeudi saint 1967, est « brumeux et froid »³⁴. Le mardi de Pâques 1958, Mauriac s'interroge : « D'avril ou plus glacé, en ai-je jamais vu ? Mais j'aime ces flambées du matin et, derrière les vitres embuées, les lilas qui, cette année, ne seront pas un déjeuner de soleil »³⁵.

Au-delà du frémissement et de l'éclosion de la vie, Mauriac voit en ces heures une concordance, une communion entre la renaissance de la nature et la résurrection du Dieu fait homme. Car, selon lui, cette matière endormie qui reprend vie sous ses yeux, ne peut pas être inhabitée ; ce réveil recèle un sens qui se confond avec l'éternité³⁶. Renaissance, résurrection : ici et là, la vie l'emporte sur la mort. Écoutons ce que Mauriac nous dit le Samedi Saint 1955 à Malagar : « Un oiseau donne une note qui, pour moi, nie le temps : la note qui me ravissait à l'âge où l'enchantement du Vendredi saint confondait dans mon cœur d'enfant la joie du Christ ressuscité et la sourde fermentation des forces obscures »³⁷. C'est dans cette simultanéité que s'inscrit la liturgie catholique : « L'Église elle-même, écrit Mauriac

²⁹ *M.A.M.*, « L'enchantement de Pâques », 26 mars 1921, p. 178-179.

³⁰ *Idem.*

³¹ *B.N.*, t. II, *op. cit.*, p. 238, 4 avril 1959.

³² *M.A.M.*, « L'enchantement de Pâques », *op. cit.*, p. 178-179.

³³ *B.N.*, t. II, *op. cit.*, p. 54, Vendredi saint 1958.

³⁴ *B.N.*, t. IV, *op. cit.*, p. 419.

³⁵ *B.N.*, t. II, *op. cit.*, p. 57, 8 avril 1958.

³⁶ *Ibid.*, p. 239, 4 avril 1959.

³⁷ *B.N.*, t. I, *op. cit.*, p. 259, 9 avril 1955. « Je cède en ce Vendredi saint glorieux à un double enchantement : cette agonie du Fils de l'Homme qui ne finira qu'avec le monde et cette résurrection de Pâques sur la terre et dans le ciel, aux secrets de nos cœurs pénitents et dans les branches noires ou les bourgeons se déploient ». *P.C.*, *op. cit.*, p. 256-257, 26 mars 1951.

le Vendredi saint 1951, se fait complice de cette étroite alliance entre la nature et la surnature... »³⁸.

Ainsi, les éléments se conjuguent pour que le croyant « se mette en présence de Dieu »³⁹, comme Mauriac l'écrit en reprenant la première injonction de la prière du soir. Mais, au fil du temps, l'auteur du *Bloc-notes* assiste à ce qu'il nomme une « décoloration du monde »⁴⁰. L'homme défigure peu à peu une nature qui n'est plus celle par laquelle le sentiment religieux trouvait sinon une source, du moins un écho⁴¹. Les « assassins du silence »⁴² ont rompu, plus que le charme, l'élan religieux que le printemps suscitait dans le cœur de Mauriac⁴³.

Aussi, voici notre chroniqueur conduit à replonger dans sa mémoire afin d'y rechercher les souvenirs d'autrefois qui pourraient faire affleurer l'émotion que la nature désormais lui refuse. C'est dans ce mouvement introspectif que le chrétien trouve l'essentiel : « Maintenant que le dehors se dérobe sous moi et me devient irrespirable, ce serait l'heure de mettre en pratique ce qui fut si souvent la matière de mes propos et de me rappeler que le Royaume de Dieu est au-dedans de nous »⁴⁴.

LE TEMPS PASCAL : TEMPS DES HOMMES

Le temps pascal permet aussi à Mauriac de mettre en lumière ce qui pourrait apparaître une contradiction. En 1957, il écrit en effet : « Le monde, à aucun moment de l'histoire n'a été, ne sera chrétien »⁴⁵. On ne peut plus sévèrement dire l'échec temporel du christianisme. Et pourtant, Mauriac, écrivant cela, n'exprime pas une désespérance. Pâques le ramène à ce mot de Pascal qu'il reprend parfois lors de la Semaine sainte : « Le Christ sera en agonie jusqu'à la fin du monde ». Ainsi, selon Mauriac, « ce qui s'est passé ce jour-là n'a pas passé »⁴⁶. Le message délivré par la Croix, dans le tombeau vide et sur la route d'Emmaüs

³⁸ *P.C.*, *op. cit.*, p. 256-257, 26 mars 1951.

³⁹ *B.N.*, t. II, *op. cit.*, p. 59, 4 avril 1959.

⁴⁰ *B.N.*, t. III, p. 336, 9 avril 1963 et p. 338, 10 avril 1963.

⁴¹ « Dans le jardin qui n'est plus de délices, que reste-t-il du Père, si je supprime tout ce qui cristallise autour de l'effusion religieuse et qui peut-être ne vient que de moi ? ». *B.N.*, t. III, Mercredi 10 avril 1963.

⁴² *B.N.*, t. IV, *op. cit.*, p. 420, Vendredi Saint 1967. En 1963, Mauriac écrit : « Le silence a été assassiné ». *B.N.*, t. III, *op. cit.*, p. 336, 9 avril 1963.

⁴³ « Peu d'oiseaux encore, soit que les avions et les 'bang' les effarouchent (...), soit qu'ils ne trouvent plus leur nourriture ou qu'elle les empoisonne. Certains d'entre eux ne chantent plus que dans mon souvenir. Ce minuscule grimpeur que nous appelions l'oiseau de Pâques, chaque année j'espère l'entendre une fois encore, mais c'est en vain : il s'est tu à jamais ». *B.N.*, t. IV, *op. cit.*, p. 420, Vendredi saint 1967.

⁴⁴ *B.N.*, t. III, *op. cit.*, p. 337, 9 avril 1963.

⁴⁵ *B.N.*, t. I, *op. cit.*, p. 449, Pâques 1957.

⁴⁶ *B.N.*, t. III, *op. cit.*, p. 56, Vendredi saint 1961.

irradie le temps des hommes depuis l'origine. Être dans cette intemporalité, c'est tout entier pénétrer dans la finitude du monde et donc dans l'histoire.

Par la commémoration sans cesse renouvelée du sacrifice de Dieu venu pour le salut des hommes, Pâques est le moment fondamental de l'Incarnation. Celle-ci n'aurait pu être sans le gibet, et la croix renvoie tout autant au Dieu sauveur qu'à l'homme qui y expire. L'histoire de Dieu se confond ici – et de quelle façon ! – avec celle des hommes.

Aussi, Mauriac ne peut dissocier cette Parole incarnée de ce qui en découle ; il ne peut séparer la foi en Dieu et l'engagement dans le combat des hommes. Ô certes, la Semaine sainte ne peut pas ne pas être celle de la méditation, du retrait⁴⁷ : « En ces jours-là, écrit Mauriac, [le chrétien] s'écarte un peu... »⁴⁸. Mais le chrétien est toujours de ce monde. Il ne se rend pas pour autant « étranger à l'histoire des hommes »⁴⁹. Comment le pourrait-il alors que cette dernière ne cesse de bafouer le message remémoré le dimanche de Pâques ? Le temps de Dieu est donc ici le temps des hommes. Et Mauriac ne peut s'y soustraire car « cette foi m'interdit de me désintéresser du combat pour la justice »⁵⁰.

Mauriac établit donc toujours une fraternité entre le Dieu incarné qui fut humilié, flagellé puis crucifié et tous ceux qui ont connu le bourreau⁵¹. La Semaine sainte rappelle aux hommes que le Christ fut un condamné et un supplicié. Le chrétien ne peut donc être indifférent à son temps dès lors que rien ne sépare ce dernier de celui qui crucifia Jésus de Nazareth. « Ces derniers jours du Christ, écrit Mauriac en 1957, entre le triomphe dérisoire des Rameaux et la lente traversée de tout ce qu'une créature peut subir dans son cœur et dans sa chair, nous devrions être plus préparés qu'à aucune autre époque à les revivre avec Lui, dans ce temps de tortures policières et de camps de la mort... »⁵².

Les Pâques 1946 sont les premières après que la paix est revenue en Europe. L'euphorie de la victoire a laissé place à une sorte de gravité une fois que les camps eurent montré ce que le nazisme était. En exergue de son papier, Mauriac s'interroge : « Pourquoi ce printemps ne ressemble-t-il pas à ceux dont je me souviens ? »⁵³. Pour l'auteur, une page de l'histoire de l'humanité s'est tournée durant les années de guerre. En fait, le mal occasionné est profond puisque les fondements rousseauistes des démocraties ont été remis en question. Comment, en effet, croire encore à « la bonté naturelle de l'homme » sur les

⁴⁷ *Ibid.*, p. 56. « Durant cette semaine, nous prenons nos distances avec la vie... ».

⁴⁸ *Idem.*

⁴⁹ *Idem.*

⁵⁰ *B.N.*, t. I, *op. cit.*, p. 259-260, 9 avril 1955.

⁵¹ *Ibid.*, p. 447, Mardi saint 1957.

⁵² *B.N.*, t. V, *op. cit.*, p. 326, 22 mars 1970 et *B.N.*, t. III, *op. cit.*, p. 171, Mercredi saint 1962.

⁵³ *J.*, t. V, *op. cit.*, « La nuit d'avril », p. 405, 20 avril 1946.

décombres du monde de 1945 ? Certes, le fascisme, qui a gangréné l'humanité depuis la fin de la Première Guerre mondiale et provoqué le cataclysme sur lequel il faut reconstruire, est responsable de ce tournant historique. Mais Mauriac va au-delà de ce simple constat. Il plonge dans les racines du totalitarisme et y retrouve ce qu'il y dénonçait déjà dans *Le Cahier noir* : « le mépris de l'homme »⁵⁴, autant dire la négation de l'Incarnation et du triomphe du Dieu vivant sur la mort célébré à Pâques.

La souffrance du Christ durant la Semaine sainte renvoie donc à toutes les souffrances humaines endurées en silence ou exprimées dans la violence du cri. Ce sont ces souffrances qui rappellent à Mauriac le Christ en croix : « Le Seigneur mourant a poussé ce grand cri mystérieux qui obligea le centurion à se frapper la poitrine et à confesser que 'cet homme était vraiment fils de Dieu' »⁵⁵. Le cri est ici révélateur de la fraternité humaine avec ce Dieu souffrant, en cette agonie que Pascal nous dit éternelle.

En fait, le XX^e siècle résonne de tous les cris que Mauriac a su entendre alors qu'ils paraissent imperceptibles à beaucoup de ses coreligionnaires. La Libération fut propice à cette surdité, ou à une forme de cécité qui refusait de voir que l'homme continuait d'être un loup pour son semblable : « Un loup, écrit Mauriac le 6 avril 1945, qui a ses délicatesses à lui et qui souvent se plaît à souiller ce qu'il torture. [...] Il lui arrive aussi de se déguiser, si bien que, par exemple, sous une robe de procureur, il donne aux bonnes gens, et il se donne à lui-même, la comédie de la justice. Alors un enfant de dix-huit ans est condamné à la pourriture du bagne, parce qu'il a fait une fois le salut hitlérien. Ils ont dû bien rire, tous ceux qui se sont engraisés de l'Allemand, durant ces quatre années : les munitionnaires, les tenanciers de maisons discrètes... Ils doivent bien rire en pensant à ce gosse »⁵⁶. Assurément, François Mauriac ne voit pas dans une telle justice celle que le Ressuscité est venu enseigner et que ses disciples s'évertuent de rappeler à un monde qui désespère de l'homme-loup.

En 1954, les « Pâques glacées », relevées par Mauriac, sont aussi celles d'une recrudescence du terrorisme au Maroc. De cet « affreux enchaînement », l'auteur du *Bloc-notes* craint le pire puisque rien ne semble fait, à ses yeux, pour soigner le mal à sa racine. La démonstration de la force militaire n'est pas, selon lui, une bonne méthode. La politique à

⁵⁴ *Ibid.*, p. 406.

⁵⁵ *B.N.*, t. III, *op. cit.*, p. 171, Lundi saint 1962.

⁵⁶ *J.*, t. IV, *op. cit.*, « Le loup », p. 297, 6 avril 1945.

préconiser est plus ambitieuse car il ne s'agit rien de moins que « d'un renversement complet de notre politique en Afrique du Nord »⁵⁷.

Trois ans plus tard, c'est pour l'Algérie qu'il écrit des mots de mise en garde. « Nous perdons aussi de vue que du seul point de vue de l'efficacité, la méthode Lacoste est condamnée par des hommes qui ont acquis le droit de la juger »⁵⁸.

Le désir de Mauriac est que la France ne devienne pas le bourreau de ces peuples dont l'histoire lui a donné la charge. A-t-il jamais cru – comme beaucoup dans les années 1880 – qu'elle pourrait y déposer « le fardeau de l'homme blanc » selon la formule de Kipling ? Ce qu'il sait en revanche, ce sont les détestables ravages que pourraient produire une politique féroce répressive, c'est le lien rompu entre les peuples, entre les civilisations méditerranéennes, entre les religions pourtant issues du même creuset. Il ne se prive donc pas de dénoncer « la politique imbécile et criminelle qui nous sépare des races non chrétiennes alors que nous commençons seulement à entrevoir le lien qui nous unit à elles, dans les siècles et dans les cieux »⁵⁹.

Ce sont bien là des enjeux essentiels qui poussent Mauriac à quitter l'oraison pour tremper sa plume dans l'encre politique. Il faut en effet que le combat soit noble car, note-t-il le Vendredi saint 1958, « entre ce qu'un chrétien commémore aujourd'hui et la politique des hommes, s'étend un abîme que je n'arrive pas à franchir »⁶⁰. Deux ans plus tard, le Vendredi saint 1960, il semble découragé : « En politique, chacun est enfermé dans la ratière de son parti. Vous n'en sortez jamais et ne communiquez pas entre vous. Saint François d'Assise perdait moins de temps à prêcher aux oiseaux »⁶¹.

Si ce n'est pour des causes qu'il juge importantes, c'est pour la défense de De Gaulle qu'il consent à ce que ses papiers de Pâques soient politiques. Mais il ne le fait que peu de fois en onze ans dans son *Bloc-notes* et une fois, en avril 1945, dans son *Journal*⁶² tout en concluant son texte par cette phrase : « A cette heure du destin français, je m'inquiète moins de nos divergences que je me réjouis de sentir tout à coup, et jusque dans d'injustes colères, le frémissement de la vie »⁶³. Au moment où la guerre n'est pas encore terminée, mais où l'on sait bien qu'elle sera son issue, c'est bien la vie qui reprend la place qui était la sienne jusqu'aux jours sombres de 1939. Mauriac ne veut ici que ressentir l'émerveillement du retour

⁵⁷ *B.N.*, t. I, *op. cit.*, p. 138, 18 avril 1954.

⁵⁸ *B.N.*, t. II, *op. cit.*, p. 447, Mardi Saint 1957.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 56, Vendredi saint 1958. Voir aussi *B.N.*, t. I, *op. cit.*, p. 449, Lundi de Pâques 1957.

⁶⁰ *B.N.*, t. II, *op. cit.*, p. 54.

⁶¹ *Ibid.*, p. 414.

⁶² *J.*, t. IV, *op. cit.*, « Humeur noire », p. 298-299, 10 avril 1945.

⁶³ *Idem.*

de la vie qui va, enfin, pouvoir s'épanouir dans la paix. Le contexte d'avril 1945 porte bien un espoir au moment où Pâques annonce l'espérance.

En conclusion d'un article consacré à *Larmes et lumière à Oradour* de Camille Meyran, Mauriac révèle, en fait, le mercredi de Pâques 1952, ce que le temps pascal peut inspirer au chrétien engagé dans le combat des hommes ou dans l'analyse du cours tortueux des événements du passé : « L'Histoire, par toutes ses avenues encombrées de cadavres, et de cadavres d'enfants, aboutit à la métaphysique... »⁶⁴. A travers le temps des hommes, Dieu apparaît à Mauriac.

Mais le temps des hommes n'est pas uniquement celui de la politique. Pour Mauriac, il est aussi celui de la littérature, des écrivains. L'hommage affleure quand l'un d'eux disparaît. C'est le cas de Gerard Hopkins, son traducteur anglais, mort en 1961, et de Jean Amrouche qui meurt en avril 1962⁶⁵.

La publication ou la réédition d'un livre est aussi l'occasion de s'y attarder. Le mercredi de Pâques 1967, Mauriac rend compte de sa lecture de *La Superbe*, d'André Chamson. Il fait l'éloge de l'ouvrage, mais peut-on en dire autant de son confrère de l'Académie ? Sous les formes de l'aménité – « notre homme aura montré du courage chaque fois qu'il aura fallu. Et maintenant, il nous donne son plus beau livre »⁶⁶ - Mauriac ne donne pas moins quelques coups de griffe sans en avoir l'air : « Voilà des années que je le suis de l'œil, que je le regarde naviguer, de Daladier à de Gaulle, dans le sillage de Malraux, ce petit huguenot circonspect, qui en fait n'aura ramé que sur sa galère à lui et n'aura certes pas jeté l'ancre au hasard... Une belle vie, tout compte fait... »⁶⁷.

Les écrivains catholiques ne sortent pas davantage indemnes de la critique mauriacienne aux heures où la fête de Pâques pourrait faire incliner l'auteur du *Bloc-notes* à quelque indulgence. Il en est ainsi de Léon Bloy. Le jour de Pâques 1959, Claude Mauriac apporte à son père le second volume du *Journal* de Bloy. Grippé et alité, François Mauriac avoue être assommé par la fièvre. Mais lire le *Journal* de Bloy lui est possible : « Voilà bien la lecture que je peux faire sans trop d'efforts »⁶⁸. Peu touché par ses « aspects d'Apocalypse »⁶⁹, l'œuvre de Bloy le divertit, l'amuse même. « Ses vues sur l'histoire ou sur la mystique ne m'ont jamais retenu ; mais sa vision des êtres, cette pulsation de la bêtise

⁶⁴ *P.C.*, *op. cit.*, p. 337, « La lumière d'Oradour », 16 avril 1952.

⁶⁵ « Amrouche connaissait mon œuvre, beaucoup mieux que je ne la connais moi-même ». *B.N.*, t. III, *op. cit.*, p. 173, Lundi de Pâques 1962.

⁶⁶ *B.N.*, t. IV, *op. cit.*, p. 424, Mercredi de Pâques 1967.

⁶⁷ *Idem.*

⁶⁸ *B.N.*, t. III, *op. cit.*, p. 237, Pâques 1959.

quotidienne telle que l'enregistre un chrétien qui sait que tout est vrai, à la lettre, voilà ce qui est unique chez Bloy »⁷⁰. En fait, Mauriac se régale de la peinture sociale de « Cochons-sur-Marne ». Mais l'évocation de Bloy n'est pas une exécution. L'homme, et le chrétien en particulier, lui paraît en effet plus grand que celui qui se met en scène dans son *Journal*. « Il a souffert et il a cru, plus et mieux que beaucoup de chrétiens, voilà le vrai. Et ses 'convertis', les Maritain (Jacques, Raïssa et Véra) témoigneront éternellement que le vrai Léon Bloy était meilleur que celui qui se manifeste dans ce journal d'une misère quotidienne, exaspérée »⁷¹.

C'est le même sentiment qui l'emporte à la lecture des quelques lignes consacrées à Joseph de Maistre le dimanche de Pâques 1957. Le prétexte est donné à Mauriac par la publication de *Textes choisis et présentés par E. M. Cioran*. Ce n'est pas peu dire que le catholicisme politique de Maistre n'est pas celui de Mauriac puisque qu'aux yeux de celui-ci, il nie le message évangélique⁷². Sous la plume de Mauriac, Joseph de Maistre est « la figure d'un catholicisme intraitable, incroyable, odieux, tel que le peut souhaiter un homme qui l'exècre »⁷³. Ici encore pourtant, le chroniqueur dissocie le théoricien de l'homme qu'il est tout prêt à sauver. « Et si, comme nous devons le croire, ce grand honnête homme de Joseph de Maistre n'en fut pas moins un vrai chrétien, c'est que dans le privé, dans le secret de sa prière, il aura manifesté une autre part de lui-même que celle qui éclate dans ses écrits et qui est horrible. Ce n'est pas toujours le pire que nous refoulons ».

Au-delà des hommes, Mauriac évoque aussi sa conception de la littérature. Prenant la défense de Montherlant le Jeudi saint 1961 contre ceux qui trouvaient, comme Robert Kanters, son « œuvre entièrement factice »⁷⁴, Mauriac entend démontrer que l'on fait un faux procès à l'auteur du *Cardinal d'Espagne*. Un écrivain, selon lui, ne se juge qu'à l'aune de son art. « Il se trouve une part d'imposture dans toute œuvre et dans toute vie. Le style en est la pierre de touche »⁷⁵. Il ne fait donc aucun doute pour Mauriac que Montherlant soit un écrivain, qui plus est « authentique ». Et c'est justement cela qui prouverait qu'il y a dans son œuvre « une part de vérité humaine ». Il sent bien alors la radicalité des ruptures et place résolument Montherlant dans son camp. Il rappelle ainsi l'anecdote racontée par Simone de Beauvoir d'un Sartre profanant la tombe de Chateaubriand en y urinant dessus. « Cette

⁶⁹ *Idem*.

⁷⁰ *Idem*.

⁷¹ *Ibid.*, p. 238.

⁷² « Cette doctrine atroce est différente de celle des Béatitudes qu'ont pratiquée tous les saints qui ont cru à l'amour et qui à la lettre sont morts d'amour. Elle n'en est même pas une caricature, qui, du moins, en déformerait les traits véritables ; elle en constitue très exactement la négation ». *B.N.*, t. I, *op. cit.*, p. 448.

⁷³ *Idem*.

⁷⁴ *B.N.*, t. III, *op. cit.*, p. 54, note 6.

miction sartrienne, écrit Mauriac, est aussi importante pour moi, dans l'histoire littéraire, que pour Goethe le canon de Valmy : c'est une ère nouvelle qui commence, celle du crachat ou du pipi sur les tombes illustres. Et nous, nous bercions dans leurs tombeaux ces morts bien-aimés... »⁷⁶.

LE TEMPS PASCAL : TEMPS DE SOI

Mais le temps pascal est aussi celui qui rompt avec le temps des hommes, qui éloigne l'esprit de l'âpreté des événements de la scène du monde. Le temps pascal est celui de l'intimité, du repli sur soi, souvent à Malagar, où le réveil de la nature se fait plus sensible.

Il arrive pourtant que François Mauriac vive Pâques loin de sa « querencia ». C'est le cas en 1948. « Pour la première fois depuis bien des années, depuis le collège peut-être où nos maîtres nous faisaient grâce d'aucune lamentation (...), je n'aurai pas vécu aux champs cette sainte semaine, et je n'entendrai pas les cloches de la Résurrection se répondre au-dessus des vergers épanouis dans la brume »⁷⁷.

Le silence, l'impression de vide, dans une ville qui semble dépeuplée créent une atmosphère qui, pour Mauriac, donne une toute autre coloration à l'histoire vécue par le Fils de l'Homme. Certains personnages prennent alors un relief qu'ils n'avaient pas eu jusqu'ici. « Chacun des protagonistes, écrit-il, m'apparaît dans une autre lumière que celle où je les contemplais d'habitude »⁷⁸.

Si un autre cadre amène l'auteur du *Bloc-notes* vers d'autres méditations, Malagar va de plus en plus, dans les années 1960, être associé à ceux qui ont disparu et que tout rappelle en ce lieu. Malagar à Pâques, c'est faire revivre des souvenirs peuplés de visages que la mémoire garde et ressuscite. Aussi, Mauriac fait-il un aveu terrible à son lecteur du Jeudi saint 1967 : « À Malagar, je domine moins aisément qu'à Paris l'angoisse du grand âge qui est très singulière, sourde et continue, et dont rien ne divertit. Ce n'est pas qu'ici je me sente plus qu'ailleurs près de la mort, mais je me sens contre la porte qui s'est ouverte devant chacun des miens »⁷⁹.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 55.

⁷⁶ *Idem.*

⁷⁷ *P.C.*, *op. cit.*, p. 25, « Une histoire humaine », 28-29 mars 1948.

⁷⁸ *Idem.*, p. 26.

⁷⁹ *B.N.*, t. IV, *op. cit.*, p. 418-419, Jeudi saint 1967.

La présence des petits-enfants ne détourne pas le grand-père de sa propension à l'introspection. Il trouve même en eux ce qu'il sent chez lui : la vivacité des souvenirs. « Tout un passé vivant en eux, qui sont pourtant des enfants, demeure lié à cette maison »⁸⁰.

La grippe le contraint parfois à garder le lit ; elle l'isole du monde et le ramène à lui-même, et pas seulement à « ce pauvre corps »⁸¹. Même si la messe à la radio⁸² et la communion des malades⁸³ le font participer à la vie liturgique et le distraient aussi, il ne peut s'empêcher de placer un miroir devant lui. Le moment de la maladie est propice au regard porté sur ce que l'on est, ce que l'on fit, sur ce temps qui passe, ce « vieux bourreau » comme l'écrit Mauriac avant d'ajouter : « Et voici que la charrette dévale sur la dernière pente et que les freins ne jouent plus »⁸⁴.

À d'autres moments, Mauriac fait une sorte de bilan en lâchant crûment : « Qu'avons nous fait ? »⁸⁵. Il a bientôt soixante-dix ans quand il pose cette question. Il conduit alors son lecteur vers une réflexion qui rappelle le jugement auquel nul n'échappera selon l'Écriture. « Que vaut une vie d'écrivain ? », ajoute-t-il. « Je n'en connais aucune qui ne soit à faire frémir ». Mais à l'heure du jugement, « nous serons jugés sur ce que nous sommes ». Mauriac demande alors : « Qui sommes-nous ? ». Est-ce l'intensité de la vérité révélée au monde par le Christ ressuscité qui pousse l'auteur du *Bloc-notes* à aller très loin dans l'analyse de lui-même ? À la vérité éclatante du matin de Pâques, faut-il que le maître de Malagar joigne la sienne, lucide ? « La plupart n'osent se regarder en face (...). Nous ne voulons pas connaître notre véritable histoire, nous ne supportons pas de l'entendre »⁸⁶. Et tout d'un coup, se dessinent l'enfer et le paradis. À en croire Mauriac, nous serions contraints, ici et là, d'enfin voir ce que nous avons été. Mais en enfer, nous mesurerions le poids de nos fautes, tandis qu'au Ciel nous y découvririons ce que « l'Amour a racheté en nous »⁸⁷.

Nous touchons ici l'essence de ce qui subsiste en nos cœurs du message du Dieu-homme fêté à Pâques dans la gloire d'une résurrection. Pour le chrétien, il ne suffit pas de savoir ce qu'il est, ou ce qu'il fit. Il faut qu'il se demande s'il fut fidèle au Christ. C'est ainsi que l'histoire commencée à Bethléem ne s'est pas achevée au Golgotha. « Et nous qui Vous

⁸⁰ *Ibid.*, p. 420, Vendredi saint 1967.

⁸¹ *B.N.*, t. V, *op. cit.*, p. 326, 22 mars 1970.

⁸² *B.N.*, t. II, *op. cit.*, p. 236, Pâques 1959.

⁸³ *B.N.*, t. V, *op. cit.*, p. 326, 22 mars 1970.

⁸⁴ *B.N.*, t. II, *op. cit.*, p. 238, 4 avril 1959.

⁸⁵ *B.N.*, t. I, *op. cit.*, p. 261, Pâques 1955.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 261-262.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 262.

aimons ? où nous serons-nous tenus durant toute notre vie ? à quelle distance de la croix ? qu'aurons-nous fait pour Vous ? »⁸⁸.

Mauriac revient souvent sur le passage de Luc où le Seigneur dit : « Mais quand le Fils de l'homme reviendra, est-ce qu'il trouvera sur la terre des hommes qui croient ? »⁸⁹. Cette question que Jésus pose à ses disciples, et à travers eux à tous les temps, Mauriac ne peut y répondre sans souffrir⁹⁰ car, à l'évidence, beaucoup de ses contemporains ont refusé, renié, voire n'ont pas connu le Christ. Il y a d'abord ce « milliard de marxistes », la Chine qui « n'a pratiquement pas reçu le message, ni l'Inde ». Et puis, il y a ceux qui « ont pris congé de cette immense espérance sans vouloir examiner les témoignages de ceux qui ont vu et qui ont touché... »⁹¹. amer constat que celui d'une déchristianisation du vieil Occident et de cette « évangélisation du monde [qui paraît] manquée »⁹². Mauriac peut alors se demander si son temps n'est pas celui de la réalisation d'une prophétie qui n'était qu'une question de Jésus relevée par saint Luc. Que restera-t-il de la foi quand Il reviendra ? « C'est la prophétie, écrit Mauriac, la plus triste de l'Évangile et dont nous aurons vu, et dont nous voyons chaque jour se préciser la menace et peut-être s'achever l'accomplissement »⁹³.

À cette souffrance, il faut ajouter une forme de désenchantement, « un supplice à ma mesure », note Mauriac en 1963⁹⁴. Ce désenchantement provient des transformations que la nature subit par l'action humaine et qui, souvent, la défigure. « Le moteur règne sur la terre et dans le ciel. La chimie empoisonne les oiseaux, dont certaines espèces disparaissent. Le rossignol, l'entendrai-je chanter cette année, lui qui m'empêchait de dormir autrefois ? Le monde (l'apparence du monde) nous quitte avant que nous le quittions... »⁹⁵. Mais le désenchantement provenant de ne plus se sentir en communion avec un environnement familier depuis l'enfance, laisse place au bonheur d'une possible rencontre. Car, alors même que le monde n'est plus ce qu'il était et qu'il n'attire plus à lui celui qui y cherchait ressourcement et une sorte de réconfort, il laisse Mauriac seul, non avec lui-même, mais avec « Celui qui est en nous ». Et l'on revient ainsi, par le courant amer du désenchantement

⁸⁸ *B.N.*, t. III, *op. cit.*, p. 72, Mercredi saint 1962.

⁸⁹ Lc 18, 8.

⁹⁰ « C'est une grande épreuve, à la fin de ma vie ». *B.N.*, t. V, *op. cit.*, p. 327, 22 mars 1970.

⁹¹ *D.B.N.A.*, p. 753, 13 avril 1963.

⁹² *B.N.*, t. V, *op. cit.*, p. 327, 22 mars 1970.

⁹³ *Ibid.*, p. 328.

⁹⁴ *B.N.*, t. III, *op. cit.*, p. 338, 10 avril 1963. « Pascal écrit : ' Jésus et dans un jardin non de délices comme le premier Adam, mais de supplices...' Et certes je ne suis pas dans un tel jardin. Le mien est seulement désenchanté, désenchantement qui est un supplice à ma mesure ».

⁹⁵ *Ibid.*, p. 337, 9 avril 1963.

d'un monde qui n'est plus, à la source : la confrontation de l'intimité, de soi-même, avec le Créateur.

Au fil des pages des chroniques pascales, alors même que la nature vit les évolutions que lui imprime le temps, Mauriac évoque de plus en plus le vieillissement. Il ne s'attarde guère sur son vieillissement physique⁹⁶, mais il préfère regretter les abîmes que l'âge creuse entre les générations. L'incommunicabilité gouverne alors souvent les rapports intergénérationnels⁹⁷. À plus de 80 ans, François Mauriac semble s'attrister de ne pouvoir - par le seul fait de son âge et non plus de sa propre volonté - partager une forme de fraternité des êtres pris dans les mêmes événements, dans la même contemporanéité. Il y a certes, parmi les jeunes, un respect dû à ce qu'est Mauriac et qui crée autour de lui le grand silence de ceux qui ne veulent pas, ou ne veulent plus, ferrailer avec le vieil académicien recru d'honneurs et de prix, mais il y a aussi autre chose, de plus terrible peut-être : « En réalité nous devenons chaque jour un peu plus étrangers à ceux qui nous suivent, surtout à notre époque de mutation comme la nôtre »⁹⁸.

Les transformations environnementales, le grand âge et les honneurs qui font de lui un « monstre sacré »⁹⁹ ou une sorte de « monument national »¹⁰⁰, marquent des ruptures qui refoulent le vieil homme en lui-même et le coupent de la sorte de ce qui le liait au monde. Dans cette ultime étape de la vie, « dans le désert de notre vieillesse »¹⁰¹, il ne reste à François Mauriac que les souvenirs de l'enfance et la foi. L'écolier d'autrefois chante alors avec le vieil homme parvenu aux portes de la mort le *Regina cæli* et « *Resurrexit sicut dixit, alleluia* »¹⁰².

Le temps de Pâques ne peut pas ne pas être singulier pour un chrétien. Il enracine tout ce qu'il est dans le sacré, dans un divin qui n'est pas lui et auquel, pourtant, il participe. Tout ceci, nous le retrouvons dans le temps journalistique mauriacien cristallisé durant la Semaine sainte et le dimanche de Pâques. Car tous les temps qui traversent le temps pascal – qu'ils soient cosmique, historique ou intime – reviennent au temps de Dieu, à celui qui commence

⁹⁶ « J'ai pu voir durant plus d'une heure ma vieille figure sans en souffrir ... ». *B.N.*, t. IV, *op. cit.*, p. 422, Pâques 1967.

⁹⁷ Il se plaignait déjà de cela en 1946. *J.*, t. V, *op. cit.*, « La hargne », p. 403-404, 17 avril 1946.

⁹⁸ *B.N.*, t. V, *op. cit.*, p. 62, Semaine sainte 1968.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 62.

¹⁰⁰ *Idem.*

¹⁰¹ *D.B.N.A.*, *op. cit.*, p. 755, 13 avril 1963.

¹⁰² *Idem.*

avec la croix. En fait, leur imbrication dans le temps divin donne la tonalité des écrits de l'écrivain capturé dans les filets de la chronique journalistique.

C'est à l'aune du christianisme et de la « Joie de Pâques »¹⁰³ que tous les temps déployés sont scrutés par Mauriac. Si la commémoration de la Passion et de la Résurrection peut isoler Mauriac dans ses méditations, si le monde semble se dérober à l'écrivain, ou si ses contemporains l'éloignent de leur combat, l'auteur du *Bloc-notes* ne lâche jamais ni la prise qu'il peut avoir sur les événements, ni la houppes du manteau du Maître qu'il s'efforce d'accompagner dans les souffrances de la Semaine sainte.

Les chroniques pascales nous montrent bien la lutte que le chrétien mène chez Mauriac pour être à la fois de ce monde et attentif à l'autre qui nous est promis à la fin de notre vie. Au cœur de cette tension, il y a une espérance que Pâques révèle et qui demeure en dépit des constats amers et des désenchantements que l'âge draine avec la vieillesse¹⁰⁴.

Cette espérance, qui est lumière, revient une fois encore le dernier dimanche de Pâques que Mauriac vécut : « Cette fête que j'avais espéré vivre à Malagar me retrouve à la place qui est devenue mienne et où il n'y a rien à attendre pour moi que cette fin qui sera une naissance à la lumière dont nous n'avons connu ici-bas que l'aube pascale »¹⁰⁵.

Philippe DAZET-BRUN
UR CERES ICT
TELEM Bordeaux III

¹⁰³ *B.N.*, t. V, *op. cit.*, p. 329, 29 mars 1970.

¹⁰⁴ « Aujourd'hui, nous le savons bien, nous ne pouvons plus compter que sur nous-mêmes, que sur notre foi, que nous l'aurons embrassée et gardée contre l'opinion du plus grand nombre, contre tant de philosophes, de savants, dans le monde entier ». *Ibid.*, p. 327, 22 mars 1970.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 330, 29 mars 1970.